

José Marfil

Le dernier chien andalou de Mauthausen

*Ils ont un drapeau noir en berne sur l'espoir
Et la mélancolie pour traîner dans la vie
Des couteaux pour trancher le pain de l'amitié
Et des armes rouillées pour ne pas oublier*

(Les anarchistes, Léo Ferré)



Je ne connaissais pas l'existence du "Camp Joffre".

Le seul Camp que je connaissais était celui d'Argelès dont m'avait parlé José Marfil, il y a déjà près de dix ans.

Cet octogénaire au pas leste et aux gestes vifs, m'avait invité chez lui, une maison modeste aux alentours de Perpignan, où il a fixé son exil depuis le 7 Mai 1945, date de son "retour" de Mauthausen.

Qui aurait pu imaginer que sous les traits de cet homme souriant et au visage rond, se cachait un rescapé d'un de ces funestes camps nazis d'extermination, classé parmi les plus horribles et monstrueux ?

Durant plus de 50 ans, José avait caché son secret. Persuadé que personne ne le croirait, il avait tu son histoire. Et puis, un jour il s'est dit qu'il fallait qu'il témoigne afin que *"les jeunes générations construisent leur identité sur un passé qui éclairera leur avenir"*.

Et en disant cela, son œil avait luit. Un seul œil, l'œil droit, car le gauche traversé par une balafre était le témoin immobile et silencieux d'un coup de *gumi* que lui a sauvagement administré le kapo du blok 17.

"Non, je ne suis pas juif, je suis espagnol. Un fier andalou de Malaga. Mais ceux qui osent dire que les Juifs sont morts comme des moutons d'abattoir, profèrent des calomnies !" Et en disant cela, sa voix avait rugi d'indignation : *"Si nous, soldats républicains, aguerris au combat contre le dictateur Franco et en pleine force de l'âge, nous n'avons rien pu faire contre les mâchoires du Moloch nazi à broyer de l'humain, comment des civils, femmes, enfants, vieillards, exterminés dès leur descente des wagons plombés, auraient-ils pu se défendre ?"*

Je suis un Israélien et José m'avait "réconcilié" avec les rescapés de la Shoah que j'accusais de ne s'être pas révoltés pour combattre les nazis. Le fait que José ne soit ni Juif et ni Israélien, et que son témoignage ne peut donc être récupéré par les propagandistes du conflit israélo-palestinien, avait sans doute joué dans ma volonté de le rencontrer. Mais c'est aussi parce que je suis moi-même un anarchiste, comme lui, que le processus d'identification s'est établi.

Par la magie d'une rencontre, deux anarchistes, un Israélien et un vieil Espagnol, se sont mis à parler de la *"Shoah"* et à se prendre d'amitié profonde.

José me raconta qu'il avait 16 ans quand la guerre civile a éclaté en Espagne. Fils, avec sept autres frères et sœurs, d'un père anarchiste, il était d'un tempérament fougueux et sa haine de l'injustice ne laissa aucune place à l'hésitation : aux côtés de son père, il luttera contre le fascisme. Ce sera alors, comme pour beaucoup de ses camarades, l'enthousiasme des premières victoires sur les troupes franquistes. Et puis très vite la déception et la douleur de la défaite.

Les troupes républicaines se replient en désordre vers la frontière française. C'est le long périple de la traversée à pied des Pyrénées, de l'exil en France dans le camp de prisonniers d'Argelès.

Argelès est aujourd'hui une station balnéaire en vogue, très appréciée par les estivants parisiens. Je retrouve José lorsqu'il traverse l'immense plage, et c'est en longeant le fil de l'eau que des réminiscences l'assaillent : les affres du froid, de la faim, de la maladie et de l'humiliation de cette France inhospitalière envers ces "rouges" et ces "anars", détenus comme des criminels derrière les fils de barbelés de ce camp improvisé.

Lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate, José demande immédiatement à s'engager dans l'armée française contre l'Allemagne Nazie. La débâcle française le conduit dans un camp de prisonniers, première étape avant le camp de concentration de Mauthausen-Gusen, vers lequel 7 000 républicains d'Espagne seront déportés et où plus de 5 000 d'entre eux y seront exterminés en partageant le destin des Juifs.

José s'assoit un moment sur le sable fin de la plage d'Argelès. Il a besoin de reprendre son souffle. Et pourtant, tout son être se rebelle. À l'encontre de tous les historiens, il accuse Franco d'avoir trempé dans le Génocide perpétré par les nazis. Aux dires de Marfil, Franco voulait se venger de ses opposants républicains et aurait expressément exigé d'Hitler, qui sauta sur l'aubaine, leur extermination. Et c'est la raison pour laquelle ces soldats de l'armée française furent déportés au camp de la mort de Mauthausen, et non comme les autres soldats français, dans un simple camp de prisonniers de guerre, réglementé selon la convention de Genève.

Lorsque José alors âgé de 19 ans arrive à Mauthausen, c'est pour apprendre que son père qui porte aussi le prénom de José, vient d'y mourir. Ce sera la première, et dernière fois, qu'une minute de silence sera accordée à une victime des nazis à l'intérieur même d'un camp de la mort!

Tout au long de son récit, que ce soit lors d'un "pèlerinage" avec l'amicale des anciens de Mauthausen, ou face à de jeunes lycéens hébétés par ce qu'ils entendent, José avait gardé l'empreinte de son jeune tempérament andalou, étrange mélange de fierté et d'aspiration profonde à la liberté, tempéré par le respect d'autrui, érigé en civile vertu de solidarité sociale. C'est pourquoi, José n'aimait pas côtoyer les nantis et préférait donner son amitié aux démunis et aux exclus de notre société moderne.

Lui qui, dans le temps suspendu de l'enfer concentrationnaire, dû la vie à un camarade de block avec qui il partagea sa ration, à son métier manuel de menuisier, à sa rage de vivre et de témoigner, au hasard et à la chance aussi, il continuait de s'interroger, comme l'ont fait tant de survivants des camps nazis :

"Pourquoi moi? Pourquoi ai-je survécu si ce n'est pour témoigner de la vérité ineffable!"



José Marfil n'avait pas d'enfants. Ses enfants étaient désormais les lycéens de tout le sud de la France qui l'écoutaient, avec un mélange de peur et de stupeur, lorsque, invité par les directeurs d'établissements scolaires qui n'ont pas succombé au négationnisme, il témoignait avec l'amour de l'humain. Même lorsqu'il décrivait l'inhumain, l'horreur et l'innommable...

C'était en tant qu'un des derniers survivants de ces "chiens andalous", ces anarchistes républicains qui luttèrent contre le monstre hitlérien et survécurent à l'enfer nazi, qu'il disait : *"Dans quelques années ma voix s'éteindra... Mais comme a dit Aragon : le chant n'est pas moins beau quand il décline. Il faut savoir l'entendre comme l'écho qui renaît dans les collines."*



A la mémoire de José.

David Belhassen

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com